

OPERA FUOCO : la Compagnie lyrique de David Stern, de Paris à Shanghai (2016)

OPERA FUOCO, grand reportage vidéo. Orchestre, troupe de chanteurs et aussi laboratoire lyrique où les jeunes talents apprennent le métier... **OPERA FUOCO**, créé par le chef d'orchestre **DAVID STERN**, est un collectif conçu pour le chanteur et l'opéra, toutes les formes d'opéra. Comment fonctionne l'Atelier lyrique d'Opera Fuoco ? Quels sont les objectifs et les enjeux, défendus depuis la création de l'ensemble par son fondateur, le chef David Stern ?... **Opera Fuoco, de Paris à Shanghai.** GRAND REPORTAGE VIDEO par le studio CLASSIQUENEWS.COM (Réalisateur : Philippe Alexandre PHAM)



Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham...Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016. Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham...Mark Shanahan. Patrice Caurier et Moshe Leiser. « *Pass'd the point of no*

return, the final threshold The bridge is crossed, so stand and watch it burn! » Charles Hart – Dom Juan triomphant (The Phantom of the Opera) Dans la comédie musicale sur le Fantôme de l'Opera signée Andrew Lloyd Weber, le terrible monstre mélomane qui terrorise le Palais Garnier écrit et impose son opera, « Dom Juan Triumphant ». Pendant le paroxysme de cette création, il se glisse dans le costume du héros pour enlever la chanteuse Christine dont il est follement épris, le duo « Pass'd the point of no return » est d'une inquiétante étrangeté. « Inquiétante étrangeté » est l'effet que cette nouvelle mise en scène du **Don Giovanni de Mozart** nous provoque.

Don Giovanni fascinant, auto destructeur



Les temps modernes veulent en effet que les adaptations, plus ou moins réussies, des œuvres du répertoire soient parfois d'un réalisme tel qu'il tend à nous faire bondir de notre siège de paisibles spectateurs du divertissement. Don Giovanni est un jouisseur invétéré et égoïste, c'est un fait ; mais sa damnation est finalement plus un châtiment moral et divin qu'un aboutissement d'une quête autodestructrice. **Pour cette mise en scène, Patrice Caurier et Moshe Leiser parient sur un Don Giovanni fascinant et auto-destructeur.** En somme, Don Giovanni est un caïd de banlieue drogué et excessif, qui attire et qui révolse. Finalement en mettant en scène l'action dans un immeuble quelconque, ce drame moral en devient un fait divers digne des journaux télévisés du week-end. Bonnes idées de base mais cette production demeure assez névrotique malgré tout. Une bonne idée est de rendre Leporello beaucoup plus

consistant que le rôle de valet complice. On retrouve un personnage fasciné par Don Giovanni, complice même charnellement, une réelle bonne idée bien transmise dans le jeu excellent de **Ruben Drole**. Or c'est aussi là que ça cloche : la monstration du sexe sur scène est excessive et sans aucune subtilité ; quasiment tous les airs sont prétexte à des débats (or Don Ottavio et Donna Anna) allant jusqu'à la sodomie. On arrive à se demander si cette monstration est un banalisateur pour choquer le bourgeois et faire plaisir au spectateur de télé-réalité ? Finalement on peut plutôt y ressentir un certain malaise. De même la fin, où l'on retrouve un Don Giovanni au paroxysme de son excès (scène de banquet au sandwich Sodebo et whisky eco+, sodomie de Leporello, cocaïne...) et finalement le pauvre Commandeur, dans la vision de messieurs Caurier et Leiser perd sa figure statuaire et terrible pour devenir une simple allucination issue d'une pique d'héroïne. En effet, ici Don Giovanni ne tombe pas dans les enfers mais meurt d'une overdose; ce qui revient à faire mourir au XVIIIème siècle Don Giovanni d'une indigestion. Outre cette mise en scène qui mêle excellentes idées et visions moins heureuses, la direction d'acteurs est mitigée par le talent des uns et des autres, le couple Don Giovanni (John Chest) et Leporello (Ruben Drole) se détachant largement. Côté musique, l'Orchestre National des Pays de Loire trouve les couleurs de Mozart à son aise surtout sous la baguette formidable de Marc Shanahan. Ce chef est sublime de dynamisme, gardant le rythme, la narration, les nuances. Côté plateau, le choix des solistes est un peu déséquilibré. **John Chest est un Giovanni incroyable de jeunesse, de beauté, et de fougue**. Il est inénarrable dans la séduction et le cynisme, excellent acteur, il donne un relief incroyable au travail complexe de banalisation du personnage pour le rendre proche de notre monde. Vocalement il demeure correct même si ça et là, on aurait souhaité plus de nuances. Le Leporello de **Ruben Drole** est remarquable dans l'émotion et notamment à la fin, il émeut jusqu'aux larmes. Cependant vocalement il demeure un peu en retrait, avec une voix quelque peu monochrome. Troisième

splendeur de la soirée l'incroyable Elvira de **Rinat Shaham**. Nuancée, puissante et terriblement attachante, ses phrases ont une élégance envoûtante et la vocalise mozartienne n'a aucun secret pour elle. Bravo mille fois à cette interprète formidable et encourageons les ensembles et les directeurs d'opéra à lui offrir des occasions de nous surprendre encore. Tout pareil la Zerlina de **Elodie Kimmel** est d'un raffinement notable, dégageant cette innocence équivoque et une belle détermination inhérentes au rôle. Le Masetto de **Ross Ramgobin** est correct mais sans beaucoup de souplesse. La Donna Anna de **Gabrielle Philiponet** déçoit par une forte tension dans l'aigu et une interprétation monochrome qui ajoute à la froideur virginale de son rôle. Le Ottavio de **Philippe Talbot** est sans fard et assez ennuyeux. Son jeu est tout aussi décevant puisqu'il en est inexpressif. C'est dommage, surtout que son « Dalla sua Pace » est beau et plein d'émotions. Le Commandeur de **Andrew Greenan** est correct. Ce Don Giovanni Nantais nous rappelle dans une course folle à l'excès que nous sommes bien plus proches des Dom Juan que nous ne voulons l'admettre. Cependant, le « point de non retour » est lors du déni de notre propre libre-arbitre, le cynisme de voir la limite et de la toucher du bout des doigts. Finalement ce Don Giovanni avec ses excès et ses imperfections est loin de laisser indifférents et gageons que c'est ce qui constitue la plus grande beauté de cette production. **A Nantes les 6, 8, 10 et 12 mars 2016, puis à Angers les 4, 6 et 8 mai.**
www.angers-nantes-opera.com)

Don Giovanni de WA Mozart à Nantes

Don Giovanni	John Chest
Le Commandeur	Andrew Greenan
Leporello	Ruben Drole
Donna Anna	Gabrielle Philiponet
Don Ottavio	Philippe Talbot
Donna Elvira	Rinat Shaham

Masetto

Ross Ramgobin

Zerlina

Élodie Kimmel

Choeur d'Angers Nantes Opéra

Direction Xavier Ribes

Orchestre National des Pays de la Loire.

Direction musicale: Mark Shanahan

Mise en scène: Patrice Caurier et Moshe Leiser

Compte rendu, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 6 mars 2016.

Mozart : Don Giovanni. John Chest, Rinat Shaham...Mark Shanahan.

Patrice Caurier et Moshe Leiser. Illustration : Jeff Rabillon

© Angers Nantes Opéra 2016.

GRAND REPORTAGE : Festival Musique et Mémoire 2015 / Les Timbres

Grand Reportage. Retour sur ... En juillet 2015, le Festival Musique et Mémoire (22ème édition) joue la carte des jeunes interprètes, en l'occurrence, les trois instrumentistes orfèvres virtuoses des TIMBRES qui accordent intimisme ciselé et expressivité partagée. Recréation de Proserpine de Lully dans une version historique de 1682, genre théâtral et musical innovant Le Carnaval Baroque des animaux... l'approche et le geste façonnent une offrande artistique captivante qui redéfinit l'exercice même d'un festival de musique dans son territoire. Entretien avec les instrumentistes des Timbres, entretien avec FABRICE CREUX, directeur et fondateur du Festival Musique et mémoire. © STUDIO CLASSIQUENEWS 2016. Conception et réalisation : Philippe Alexandre Pham



REDEFINIR UN FESTIVAL. MUSIQUE ET MEMOIRE, festival exemplaire. Qu'est ce qui fait la réussite exemplaire d'un Festival ? Et qu'est ce qu'un festival tout court ? Assurément sa proximité avec ses publics, l'accompagnement des artistes dans la voie du dépassement et du partage ; le souci de l'accessibilité aussi et pour Fabrice Creux, directeur du Festival Musique et Mémoire (Vosges du Sud, Haute-Saône), l'engagement artistique, unique en France, qui sait proposer à chaque artiste associé, une résidence sur 3 années : temps long, temps exceptionnel et préservé pour présenter à un public fidélisé et demandeur, des programmes innovants, inédits, aux thématiques souvent passionnantes. Ici, des ensembles et des artistes ont le temps et les moyens d'approfondir leur geste artistique ; ici, les festivaliers mesurent les progrès et l'évolution des pratiques musicales d'une édition à l'autre... Fabrice Creux n'oublie pas pour autant l'ancrage du festival dans son territoire, organisant hors festival estival, des actions de sensibilisation auprès des jeunes scolaires par exemple, toute une activité citoyenne, engagée, vivante, sans hiérarchie intimidante ou code culturel discriminant. La culture ainsi transmise est une expérience unique, de partage, de conscience collective surtout. Et si Musique et Mémoire concentrait les fondamentaux d'une réussite culturelle ?

Le « Grand reportage » de CLASSIQUENEWS, réalisé au festival Musique et mémoire en juillet 2015, au moment de la résidence du jeune ensemble LES TIMBRES (17, 18, 19 juillet) expose les points de développement, les enjeux et les objectifs qui déterminent à présent tout festival qui entend défendre une identité forte. L'approfondissement, l'inédit, la sincérité du geste s'adressent directement aux publics toujours très curieux d'expériences musicales. On est loin des projets coûteux, représentation d'une seule date devant des parterres internationaux où le prestige l'emporte sur tout critère humain. L'expérience de Musique et Mémoire recentre l'acte culturel au service du partage et de la compréhension humains. C'est en cela que le festival créé par Fabrice Creux affirme

sa singularité précieuse, visionnaire, et pour CLASSIQUENEWS, exemplaire. Entretiens avec les musiciens des Timbres, Fabrice Creux, directeur et fondateur du festival Musique et Mémoire (prochaine édition : du 15 au 31 juillet 2016). © studio CLASSIQUENEWS 2016

Festival Baroque de La Vallette (Malte, janvier 2016)

Grand reportage à La Vallette pour le Festival baroque international (Janvier 2016). Depuis 2013, La Vallette capitale de Malte (le plus petit état de l'Union Européenne) et bientôt capitale européenne de la culture (en 2018) propose son festival de musique baroque, une programmation enivrante sur deux semaines, en étroite fusion avec les lieux et sites remarquables de la ville, en grande partie édifiée dans les années 1560 par le Chevalier français La Vallette. Le temps du festival maltais, les spectateurs goûtent la finesse et l'engagement d'interprètes triés sur le volet, tout en explorant les multiples offres culturelles, touristiques et gastronomiques de l'île de Malte. Entre Orient et Occident, la culture maltaise a su préserver un patrimoine unique au monde dont le cœur palpitant s'est manifesté à l'âge baroque... Entretien avec le directeur artistique et fondateur de l'évènement ; découverte de l'orchestre du Festival -VIBE Valletta International baroque Ensemble, engagé dans l'interprétation des musiques insulaires; enfin présentation des événements et offres musicales par le Président de l'Office de Tourisme de Malte... Grand reportage CLASSIQUENEWS ©



2016. Durée : 14mn

LIRE [notre compte rendu de l'édition 2016 : les 24, 25, 26 janvier 2016](#)

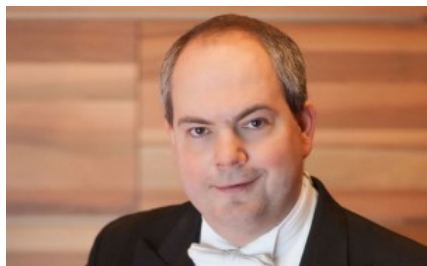
LIRE [notre présentation annonce du Festival international de musique baroque de La Vallette à Malte](#)

Isbé de Mondonville ressuscite à Budapest

BUDAPEST, 6 mars 2016. Isbé de Mondonville (1742, recreation). Nouveau volet majeur des recreations baroque françaises sous la direction du chef hongrois, **György Vashegyi** à Budapest. Initiateur de la redécouverte de Rameau à Budapest, le chef Vashegyi, ex assistant de John Eliot Gardiner, ressuscite le 6 mars prochain l'opéra oublié du grand rival de Rameau sous le règne de Louis XV, Isbé du provençal **Joseph Casséna de Mondonville, né languedocien (1711-1772)** dont le caractère flamboyant et raffiné illustre aussi l'âge d'or de la musique française des Lumières. En témoigne son opéra Isbé, jouée en version de concert, et chanté à Budapest par un plateau de chanteurs français dont les deux voix à suivre particulièrement, celles de la soprano britannique Katherine Watson (Isbé) et l'excellent baryton Thomas Dolié (Adamas). Créé en 1742, Isbé est le premier ouvrage lyrique d'un Mondonville trentenaire, dramatiquement éloquent et



instrumentalement généreux dont le génie de la caractérisation, la grande séduction orchestrale comme le sens des mélodies vocales devraient convaincre à Budapest. LIRE notre présentation complète d'Isbé de Mondonville



EVASION. Un week end à Budapest avec Isbé de Mondonville. Mondonville, Isbé à Budapest, recreation (version de concert)
[Budapest, Palais des Arts / Palace of Arts](#)

[Béla Bartok National Concert Hall](#)

[Dimanche 6 mars 2016, 18h-22h](#)

La recreation d'Isbé de Mondonville profite de quelques chanteurs vraiment convaincants dont évidemment dans le rôle titre Katherine Watson (si la soprano articule son français) et le très naturel et souple baryton français Thomas Dolié (déjà écouté à Budapest dans Les Fêtes de Polymnie de Rameau en 2015)...

Katherine Watson, Isbé,
Chantal Santon-Jeffery, Charite, la Volupté
Blandine Folio-Peres, Céphise, la Mode
Rachel Redmond, L'Amour, une Bergère, Climène, une Nympe
Reinoud Van Mechelen, Coridon
Thomas Dolié, Adamas
Alain Buet, Iphis, Hamadryade 3
Artavazd Sargsyan, Tircis, Hamadryade 1, un dieu des bois
Márton Komáromi, Hamadryade 2
Purcell Choir
Orfeo Orchestra
György Vashegyi, direction musicale

[VOIR aussi notre reportage vidéo JOUER MONDOVILLE A RIO par Bruno Procopio \(septembre 2015\)](#)

[William Christie dirige Mondonville](#)

William Christie joue [les Grands Motets de Mondonville \(Versailles, octobre 2014\)](#)

CLASSICAVAL, festival au Val d'Isère



Val d'Isère, festival Classicaval, 8, 9, 10 mars 2016... 3 concerts événements au Val d'Isère, au pied des pistes...En mars 2016, Val



d'Isère fait son festival du 8 au 10 mars. « Classicaval » est le nouvel événement musical à suivre, chaque début d'année, un rendez-vous très estimable, soucieux d'accorder montagne et musique classique dans l'un des sites les plus enchanteurs de

la région. 2ème édition en 2016 d'un cycle de concerts hors normes qui investit l'église baroque de Val d'Isère ; c'est une occasion unique d'écouter au cœur des massifs spectaculaires, des instrumentistes inspirés qui excellent en un chambrisme affûté, ciselé, où l'écoute collective et la

complicité offrent de superbes instants musicaux. **Svetlin Roussev, Elena Rozanova** et **François Salque**, trio singulièrement complice (violon, piano, violoncelle) renouvelle le genre de la musique de chambre : inspirés par les lieux, nos trois guides proposent du 8 au 10 mars, une série de concerts au pays enneigé. Ici l'écoute enchantée se savoure après le ski. L'acoustique de l'église magnifie un trio élégiaque qui publie aussi un nouveau disque annoncé fins mars 2016, soit au terme de cette seconde édition musicale. La pianiste **Elena Rozanova**, directrice du festival Classicaval, s'associe la connivence fraternelle et artistique du violoniste **Svetlin Roussev** (violon solo de Philharmonique de Radio France et aussi du Seoul Philharmonic), mais aussi du violoncelliste **François Salque** dont l'intériorité et le souci d'une sonorité troublante par sa justesse, captive de concerts en programmes inédits. Les 3 instrumentistes composent une manière de trio enchanteur, comme les 3 bons garçons de La Flûte Enchantée de Mozart. En une façon différente de vivre la montagne enneigée. En mars 2016, nos trois guides experts invitent aussi une seconde pianiste **Valentina Igoshina** et le guitariste **Samuel Strouk**... pour 3 programmes de pur enchantement intimiste, à la couleur russe. Fidèle à ses racines slaves, Elena Rozanova a élaboré plusieurs concerts où la sensibilité russe promet de nouveaux accomplissements musicaux.



3 concerts de musique de chambre, fiévreux, affûtés, les 8, 9 et 10 mars, dans l'église de Van d'Isère à 18h30. [Découvrez toute la programmation et les modalités de réservation sur le site du festival CLASSICAVAL 2016 \(Val d'Isère\)](#)

LIRE aussi [notre présentation complète du festival CLASSICAVAL 2016, Val d'Isère...](#)

Giselle au cinéma

Adam, Gauthier : le ballet Giselle au cinéma, le 6 avril 2016, 20h15. Morte, Giselle sait pardonner à celui qui l'a tuée mais qu'elle aime toujours. La production est celle du Royal Opera House de Londres (chorégraphie de Marius Petipa), avec dans les rôles majeurs des deux amants maudits : **Marianela Nuñez (Giselle)**, **Vadim Muntagirov** dans le rôle du Comte Albrecht. Si l'acte est celui de l'amour trompé, où paraît tout d'abord la paysanne Giselle trop crédule, l'acte II est pareil à un tableau fantastique où la défunte est un spectre aérien,

volant tel un insecte lunaire au dessus des tombes d'un cimetière...

Des Orientales à La Wili... Giselle, étoile des ballets blancs. Tiré des Orientales de Victor Hugo, éditées en 1828, l'intrigue de Giselle mêle aussi aux aspirations de l'héroïne hugolienne – qui aimait trop le bal au point d'en mourir, les fantômes évanescents et lugubres du fantastique germanique tels que Heinrich Heine les a collectés et magnifiquement transposés dans *De l'Allemagne* (1835). Ainsi s'impose la figure des Wilis, fiancés morts avant leur noce mais qui ressuscitent le soir sur leur tombe et entraînent dans une danse ivre et extatique les pauvres jeunes hommes qui croisent leur chemin. La vengeance non d'une blonde mais d'une âme fragile et passionnée qui en muse romantique hante les bois profonds afin de se venger des jeunes mâles trop naïfs. A partir de ce mélange franco-germanique, Théophile Gauthier et Saint-Georges façonnent le livret d'un ballet d'action en deux actes. Déguisé en paysan villageois, le prince Albrecht courtise la belle du village, Giselle. Mais Hilarion jaloux éconduit par la jeune femme démasque l'aristocrate devant la foule et la fiancée de ce dernier, Bathilde. Foudroyée par le menteur, Giselle meurt.



Au cimetière (cadre habituel des ballets blancs, c'est à dire fantomatiques, Giselle est devenue une Wili sous l'autorité de la reine Myrtha. Alors peuvent se réaliser les sentiments d'une femme morte certes mais douée d'un sens moral aigu : elle foudroie Hilarion le fourbe mais pardonnant à Albrecht qui sauvé par Giselle, peut épouser Bathilde. Pardon et amour pour une femme admirable.

Le rôle-titre est le plus convoitée des ballerines ; le ballet conçu par Gauthier fusionne pantomime et danse, car le ballets d'action offre des scènes dramatiques, très expressives qui font avancer l'action tragique et pathétique. La musique d'Adam a parfaitement intégré la nécessité du drame et chaque pas de danse exprime au plus juste une avancée de la situation. Ici l'envol de la Wili, Giselle (Carlotta Grisi à la création en 1843) est manifeste non par les machineries mais l'élan et la cohérence globale de la musique et de la chorégraphie, signée Jean Coralli et Jules Perrot. Admirateur passionné, Gauthier encense la Grisi qui fusionne les qualités pourtant opposées de Marie Taglioni (championne de La Sylphide) et de Fanny Essler. Grisi, nommé Etoile, Première danseuse après la création, incarne la nouvelle danseuse romantique par excellence grâce à Giselle, le ballet blanc légendaire. **Au cinéma, le 6 avril 2016, en direct de Londres, à partir de 20h15.**

Recréation de L'Oristeo de Cavalli à Marseille

Marseille. Cavalli : L'Oristeo. Recréation. Les 11 et 13 mars 2016. Evènement au Théâtre de la Criée à Marseille : le chef Jean-Marc Aymes dirige l'opéra de la maturité du vénitien Francesco Cavalli, génie du drame lyrique en Europe au XVII^e. Cavalli saisit par sa loange



suave, poétique, grivoise parfois, contrastée mais toujours

d'un raffinement superlatif. Le compositeur travaille étroitement avec le poète librettiste Faustini : tous les deux s'engagent pour une série de chefs d'oeuvres, s'éloignant des théâtres San Cassiano et San Moisè (jusque là familièrement investis) ; Cavalli choisit donc le Teatro San Aponal, de mai 1650 à la fin 1651 soit pour quatre nouveaux ouvrages dont L'Oristeo, premier opus d'une tétralogie qui comprend ensuite, La Rosinda, La Calisto et L'Eritrea. Selon un schéma habituel voire conventionnel, L'Oristeo met en scène les épreuves d'un couple soumis à maints défis et obstacles, qui in fine, en un lieto final heureux, se retrouve enfin, plus aimant que jamais.

Mais les épreuves auxquelles doit faire face le roi Oristeo sont d'autant plus délicats que sa future épouse a fait vœu de chasteté... Oristeo saura-t-il infléchir le cœur de son aimée ? Faustini est d'autant plus impliqué dans la création de ces nouveaux opéras qu'il s'agit de son nouveau théâtre et que dans l'écriture des effets spéciaux, la machinerie permet des personnages volants, emblème désormais de la salle concernée. Venise ne cesse alors d'inventer, de surprendre pour séduire voire fidéliser de nouveaux spectateurs à l'opéra public. La partition de L'Oristeo serait d'autant plus passionnante à suivre qu'il s'agirait du seul manuscrit entièrement de la main de l'auteur, les autres ouvrages nécessitant l'aide d'un atelier de mains secondaires, sans compter son épouse qui a généreusement copié nombre des manuscrits.

Ici donné en recreation mondiale, l'Oristeo est le premier opus de la « tétralogie du Sant'Aponal » que Cavalli et Faustini créèrent dans « leur » théâtre à Venise au début des années 1650, réalisant une sorte de sommet lyrique vénitien, directement héritier des meilleures créations du maître Claudio Monteverdi, une décennie auparavant. Le Sant'Aponal demeure la première salle lyrique de l'histoire fondée et tenue par un librettiste et un compositeur. L'Oristeo inaugure une nouvelle forme de liberté, une conception artistique et esthétique inédite, dans le processus de création lyrique, qui s'appuie surtout sur l'entente entre les deux auteurs,

musicien et poète (comme Busenello et Monteverdi et plus tard, Da Ponte et Mozart). Succèdent à L'Oristeo : La Rosinda, La Calisto et enfin L'Eritrea.

L'Oristeo souligne la dimension comique du répertoire vénitien, annonçant l'opera buffa et le dramma giocoso du siècle suivant ; l'intrigue très efficace mêle les registres musicaux (canzonette et lamenti) et dramatiques en une grande liberté de ton. Après la mort fortuite de son père, la princesse Diomeda a fait vœu de chasteté alors qu'elle devait épouser le Roi Oristeo. Ce dernier, pour être à ses côtés et tenter de la reconquérir se déguise en jardinier, donnant lieu à de nombreux quiproquos, avant que les différents couples ne s'unissent... Amour, amour...

[L'Oristeo de Francesco Cavalli et Faustini \(Venise, 1651\)](#)

[Marseille, Théâtre de la Criée](#)

[Vendredi 11 mars 2016, 20h](#)

[Dimanche 13 mars 2016, 15h](#)

.

Direction musicale : Jean-Marc Aymes

Mise en scène : Olivier Lexa

Assistant à la mise en scène : Simon Allatt

Costumes : Opéra de Marseille

Distribution

Oristeo : Romain Dayez

Diomeda, Amore : Aurora Tirotta

Ermino, Nemeo, Una Grazia : Maïlys de Villoutreys

Corinta, Penia : Lucie Roche

Oresde, Una Grazia : Pascal Bertin

Trasimede, L'Interesse : Zachary Wilder

Euralio, Una Grazia : Lise Viricel

Concerto Soave – Jean-Marc Aymes

Alessandro Ciccolini, Marco Piantoni, violons

Cécile Vérolles, violoncelle

Pieter Theuns, archiluth

Tiago Simas Freire, Sarah Dubus, cornets à bouquin/flûtes à bec

Anaïs Ramage, basson

Mathieu Valfré, clavecin

Elena Spotti, harpe

Jean-Marc Aymes, orgue, clavecin et direction

LIRE aussi notre [dossier spécial Francesco Cavalli](#)

Compte-rendu, Opéra. Dijon, Auditorium, le 28 février 2016. W. A. Mozart : Mitridate. Emmanuelle Haïm, Clément Hervieu-Léger.

Les productions de Mitridate de W. A. Mozart sont plus que rares. Ces vingt dernières années, on les compte sur les doigts d'une seule main. La raison n'en est pas tant la méfiance des directeurs de théâtre pour le premier opera seria d'un gamin de quatorze ans, que la difficulté de réunir une distribution cohérente et à la hauteur des exigences inhumaines de l'écriture vocale. En 1770, Mozart avait attendu l'arrivée de ses interprètes à Milan pour composer les vingt-deux numéros de sa partition, à la mesure des ultimes possibilités de chacun. Près de 250 ans plus tard, il s'agit de faire le chemin inverse et de s'adapter aux volontés mozartiennes. Ce qu'a presque totalement réussi l'Opéra de Dijon, avec cette nouvelle production créée au Théâtre des Champs-Élysées quelques jours plus tôt.

Avec sa collection de contre-Ut, ses contre-Ré suraigus, ses intervalles diaboliques et toutes la variété de ses coloratures, c'est évidemment le rôle-titre qui pose les problèmes les plus épineux. Le ténor américain **Michale Spyres** triomphe des obstacles comme en se



jouant, et sans faire l'économie d'un beau timbre au riche médium au profit de la volubilité. Il fait mieux : il donne une véritable épaisseur au personnage du roi cynique et rusé. Doté d'un timbre plutôt rêche mais sonore et véhément, le contre-ténor français **Christophe Dumaux** s'avère plus que crédible dans le rôle de Farnace, le traître et méchant de service. Celui de velours du jeune ténor **Cyrille Dubois (Marzio)**, en revanche, agit comme un baume lors de son unique mais magnifique aria « Se di regnar ».

Côté féminin, il est difficile d'isoler les mérites de chaque voix, tant elles sont complémentaires et forcent l'admiration. **Patricia Petibon** impose une Aspasia d'une maîtrise absolue et qui, dès son air d'adieu à Sifare, trouve des accents d'une intensité bouleversante. Elle transfigure d'ailleurs, tout au long de l'opéra, une vertigineuse ligne de chant en pure musique. Et puis elle trouve en **Myrto Papatanasiu (Sifare)** une voix, certes autrement corsée, mais qui s'accorde cependant à merveille à la sienne, ce qui fait de l'unique duo de l'ouvrage un des sommets de la matinée. Dans un registre plus limité, mais avec une pureté de timbre et de style inouïe, des aigus stratosphériques, ainsi qu'une musicalité jamais prise en défaut, la jeune soprano française **Sabine Devieilhe** incarne la pus touchante des Ismene. Enfin, **Jaël Azzaretti** fait preuve d'une belle prestance dans le rôle d'Arbate.

C'est une litote de dire qu'**Emmanuelle Haïm** se sent

parfaitement à l'aise dans cette partition tour à tour virtuose, tendre et impérieuse, libérant une belle fougue dans les sections rapides. En ce sens, l'Ouverture, d'une belle vitalité, et certains airs acrobatiques (« Al destin che la minaccia » d'Aspasia ou « Parto. Nel gran cimento » de Sifare...) sont étourdissants. Le Concert d'Astrée est, il est vrai, à son meilleur : les basses se montrent superbes et ronflantes, les cordes étincelantes et les bois ductiles à souhait.

Quant à **Clément Hervieu-Léger** – jeune pensionnaire de la Comédie Française qui avait signé une production de La Didone de Cavalli au TCE il y a quatre ans -, il est apparemment convaincu que, dans un opera seria de ce type où il ne se passe quasiment rien en termes de rebondissements et de coups de théâtre, il est parfaitement inutile d'imaginer une mise en scène... la sempiternelle mise en abyme du théâtre dans le théâtre ne pouvant plus – à nos yeux – en constituer une... Le soin de créer l'atmosphère revient alors aux superbes éclairages de **Bertrand Couderc** et au magnifique décor (figurant un vaste théâtre décrépi) qu'a imaginé **Eric Ruf**, le nouveau patron de la maison de Molière.

Malgré la longueur de l'ouvrage (plus de 3h30 entracte compris), le public bourguignon ne boude pas son plaisir et fait un triomphe à tout rompre aux artistes à l'issue de la représentation.

Compte-rendu, Opéra. Dijon, Auditorium, le 28 février 2016. W. A. Mozart : Mitridate. Avec Michael Spyres (Mitridate), Patricia Petibon (Aspasia), Myrto Papatanasiu (Sifare), Christophe Dumaux (Farnace), Sabine Devieilhe (Ismene), Cyrille Dubois (Marzio), Jaël Azzaretti (Arbate). Mise en scène : Clément Hervieu-Léger, Décors : Eric Ruf, Dramaturgie : Frédérique Plain, Costumes : Caroline de Vivaise, Eclairages : Bertrand Couderc. Le Concert d'Astrée. Emmanuelle Haïm (direction). Photo © Vincent Pontet.

Compte-rendu, opéra. Avignon, Opéra-théâtre, le 26 février 2015. Jacques Offenbach : La Vie parisienne. Dominique Trottein, Nadine Duffaut

Après avoir voyagé un peu partout en France et à l'étranger – Toulouse, Marseille, Toulon, Reims, Saint-Etienne, Liège, Prague... – la mise en scène de *La Vie parisienne* imaginée par Nadine Duffaut revient dans le théâtre où elle a été étrennée en 2005 : l'Opéra Grand Avignon. La femme du maître des lieux place l'action pendant les années folles et sa proposition scénique ne manque pas d'atouts, à commencer par le beau décor stylisé d'Emmanuelle Favre, élégant autant que fonctionnel. Les costumes conçus par Gérard Audier sont également superbes, bien que jouant sur une palette de couleurs très réduite : un camaïeu de blanc, de noir, et de gris. Les chorégraphies pensées par Laurence Fanon sont certes un peu sommaires, mais celle pendant l'air de la veuve du colonel s'avère très réussie, de même que celle de la tyrolienne (et la valse) qui achève le deuxième acte. Quant à l'apothéose finale, elle est digne des meilleures réalisations offenbachiennes que nous ayons vues : chatoyante, virevoltante, réglée au millimètre, rien moins que spectaculaire !



Entièrement francophone, la distribution réunie à Avignon rend pleinement justice à la partition du « petit Mozart des Champs-Élysées » : en plus de posséder le physique de leur rôle, tous se montrent aussi bons acteurs que chanteurs. **Clémence Tilquin** prête ainsi à Gabrielle son timbre lumineux et fruité, tandis que la grâce de sa silhouette et l'aisance de son jeu complètent avantageusement la caractérisation de la mutine gantière. **Lionel Peintre** est un baron de Gondremarck, plein de gouaille et de truculence, débordant d'énergie. D'énergie, **Guillaume Andrieux** et **Christophe Gay** – alias Bobinet et Raoul de Gardefeu – n'en manquent pas non plus, et leur étonnant numéro d'acteur est un des bonheurs de la soirée. **Marie-Adeline Henry** campe une Métella de fière allure, sorte de « vamp » avant l'heure, tandis qu'**Ingrid Perruche** incarne une Baronne plus routinière. Si la rapidité du Brésilien éprouve quelque peu le ténor « maison » **Florian Laconi**, il se rattrape en revanche amplement dans les rôles de

Frick et de Prosper. De leur côté, **Amélie Robins** campe une enjôleuse Pauline, **Jeanne-Marie Lévy** une impayable Madame de Quimper-Karadec, et **Violette Polchi**, une pétulante Mademoiselle de Folle-Verdure. Quant au reste de la distribution – de même que **le Chœur de l'Opéra Grand Avignon** –, ils n'appellent aucun reproche.

A la tête d'un pétillant **Orchestre Régional Avignon Provence**, **Dominique Trottein** – grand habitué de la partition – dirige avec brio et insuffle beaucoup de vie à l'ensemble. C'est tout naturellement une longue ovation que le public provençal adresse à l'ensemble de l'équipe artistique au moment des saluts, et c'est avec beaucoup d'entrain que tous reprennent – à moult reprises – le final endiablé de l'ouvrage... En ces temps de morosité ambiante, c'est toujours ça de pris !

Compte-rendu, opéra. Avignon, opéra-théâtre, le 26 février 2016. Jacques Offenbach : La Vie parisienne. Gabrielle : Clémence Tilquin, Metella : Marie-Adeline Henry, Pauline : Amélie Robins, Baronne de Gondremarck : Ingrid Perruche, Madame de Quimper-Karadec : Jeanne-Marie Lévy, Mademoiselle de Folle-Verdure : Violette Polchi, Léonie : Marie Simoneau, Clara : Julie Mauchamp, Louise : Wiebke Nölting, Baron de Gondremarck : Lionel Peintre, Bobinet : Guillaume Andrieux, Raoul de Gardefeu : Christophe Gay, Le Brésilien / Frick / Prosper : Florian Laconi, Urbain / Alfred : Jean-Claude Calon, Gontran : Patrice Laulan, Le douanier : Saeid Alkhouri, Alphonse : Jean-François Baron, Joseph : Xavier Seince, Le clochard : Franck Licari. Mise en scène : Nadine Duffaut, Chorégraphie : Laurence Fanon, Décors : Emmanuelle Favre, Costumes : Gérard Audier, Lumières : Philippe Groperrin. Direction des Chœurs : Aurore Marchand. Direction musicale

: Dominique Trottein. Photo © Cédric Delestrade